

## ENTRETIEN AVEC HUBERT COLAS

Comment est né ce projet d'un spectacle sur des textes de Mathieu Riboulet ?

Hubert Colas : Mathieu Riboulet est un écrivain peu connu du grand public. Je l'ai invité plusieurs fois à Marseille dans le cadre du festival Actoral.

Je n'avais pas vraiment pensé mettre en scène ses textes. Il se trouve que, ces derniers temps, j'ai eu l'occasion de travailler à plusieurs reprises aux côtés de Frédéric Leidgens qui est acteur dans les spectacles de Julien Gosselin dont j'ai conçu la scénographie.

Il y a plusieurs années, j'avais déjà envisagé de travailler avec Frédéric, mais pour des raisons diverses cela n'avait pas pu se réaliser. Du coup on se disait que ça serait bien de faire un spectacle ensemble. Assez vite, il m'a parlé de *Nous campons sur les rives* qu'il venait de lire. En fait il ignorait la connaissance que j'avais de l'écriture de Mathieu Riboulet. Quand j'ai lu le texte, j'ai aimé cette proposition. J'en ai parlé à Thierry Raynaud, qui accompagne mon travail depuis longtemps. Il a trouvé à son tour ce projet enthousiasmant.

Il y a plusieurs textes qui composent ce spectacle, mais vous avez choisi de l'intituler *Nous campons sur les rives*. Est-ce pour mettre en avant ce texte comme un élément central de cette création ou est-ce plutôt un programme, ou une façon de se positionner par rapport au monde ?

Hubert Colas : Dans ce texte, la convocation de l'intime ne passe pas par l'autofiction, mais nous met en contact avec un intime viscéral qui, tout en étant au plus proche de l'auteur, nous renvoie aussi à nous-mêmes.

*Nous campons sur les rives* est né d'une commande de l'historien Patrick Boucheron à l'occasion du Banquet du livre à Lagrasse en août 2017.

Ce texte que Mathieu Riboulet a lu en préambule à ces rencontres publiques a la forme d'une partition littéraire. C'est une sorte de méditation sur l'ici et l'ailleurs. Mathieu Riboulet écrit : « Nous sommes là où notre présence fait advenir le monde, nous sommes pleins d'allant et de simples projets, nous sommes vivants, nous campons sur les rives et parlons aux fantômes, et quelque chose dans l'air, les histoires qu'on raconte, nous rendent tout à la fois modestes et invincibles. Car notre besoin d'installer quelque part sur la terre ce que l'on a rêvé ne connaît pas de fin. »

En posant ainsi la question de l'ici, en s'attardant sur cette question, Mathieu Riboulet pose aussi la question de l'immédiateté.

Quelque chose qui, pour moi, a beaucoup à voir avec ce qui se passe aujourd'hui sur les scènes

contemporaines où beaucoup de formes interrogent notre rapport à l'image, au cinéma, à la télévision et aux écrans omniprésents dans notre vie quotidienne et aussi, bien sûr, au besoin de consommation qui est un besoin d'immédiat. Face à cela il essaie de redonner une profondeur de champ, de pointer le fait qu'être là c'est aussi être ailleurs ; qu'en étant là nous sommes aussi porteurs de fantômes, des corps fantômes de tous ceux qui ne sont plus là. Pour lui ceux qui sont morts sont encore vivants parce que possédés par ceux qui sont toujours là. Cette question de l'ici et de l'ailleurs renvoie à la notion de trace fantôme.

Cette question de l'ici et de l'ailleurs renvoie à la notion de nomadisme très présente dans l'œuvre de Mathieu Riboulet. D'ailleurs « camper sur les rives », cela veut aussi dire que l'on ne va pas rester au même endroit. Qu'en pensez-vous ?

Hubert Colas : Oui c'est un aspect qui m'intéresse dans sa réflexion, cette relation entre un ici et un ailleurs. Dans *Nous campons sur les rives*, il se présente comme un nomade en opposition à un homme qui vivait tout près de là où il habitait. Il compare son point de vue à celui de cet homme, non sans ironiser sur ce qu'il appelle sa propre « bougeotte ». Car alors que lui-même était animé d'un besoin récurrent d'aller voir ailleurs, cet homme, ce voisin, n'a pratiquement jamais quitté le hameau natal dans la Creuse où il a vécu. Mathieu Riboulet raconte comment celui-ci n'a pas eu d'attention particulière à l'attentat du 11 septembre 2001 ; lequel ne lui a pas semblé un événement important. Beaucoup moins important en tout cas que la tempête de 1999, source pour lui d'une profonde inquiétude concernant l'avenir si un tel déchaînement des éléments pouvait se reproduire. Ce qui renvoie évidemment aux catastrophes qui ont lieu de plus en plus souvent désormais en relation avec le réchauffement climatique. Mais c'est aussi une façon de montrer comment à travers la pensée des autres, nous pouvons nous situer ailleurs.

Peut-on voir ce spectacle comme un portrait de Mathieu Riboulet ? Une sorte de « Mathieu Riboulet par lui-même » ?

Hubert Colas : Cela serait un portrait incomplet car il y a beaucoup plus de facettes dans son œuvre et un seul spectacle ne suffit pas à en rendre compte. L'écriture chez lui consiste en une traversée de désirs multiples, révélant la nécessité de sa propre existence. Le corps, la pensée, expiant en quelque sorte la présence de la maladie. Ses livres sont des expériences mettant en jeu sa propre intériorité

où, au plus proche de son intimité, ce qui est vécu, écrit, est de l'ordre de la reconnaissance. Avec cette particularité : ce qui est souvent vu par les autres comme une souffrance ou comme une peur, ici se vit comme une joie. Cela apparaît notamment dans *Lisières du corps* dont on fera entendre un chapitre intitulé «Dimanche à Cologne». Ce texte raconte une après-midi dans un sauna à Cologne. La présence au milieu des habitués de ce lieu d'un étranger transforme la perception de ceux qui sont là. Ce corps étranger, en apparence malade – on ne sait pas (...) – devient une interrogation pour tous ces hommes qui circulent autour de lui. Cette différence qui exclut, qui sépare, qui stigmatise est vécue comme une expiation. La douleur devient une offrande. On pourrait y voir du masochisme, mais ce n'est pas là le propos, bien au contraire.

Cela renvoie à la question de l'homosexualité qui est au cœur de son œuvre, même si elle n'est pas revendiquée en tant que telle...

Hubert Colas : L'homosexualité est ce qui lui permet d'aller plus loin pour aborder la question de l'altérité. Il invente une vraie langue, c'est-à-dire une écriture qui lui est personnelle et qui prend racine dans son expérience du corps. Le fait qu'il parte entre autres de son homosexualité, de son expérience du corps joue un rôle déterminant dans le regard qu'il porte sur l'altérité. Cette approche est particulièrement frappante dans la façon dont il parle dans son livre, *Les Œuvres de miséricorde*, d'une chose rarissime à savoir la reconnaissance du corps de l'ennemi quand il est éprouvé par la deuxième génération. Le corps de l'ennemi, c'est-à-dire le corps de l'après-guerre abordé à travers la rencontre sensuelle d'un Français et d'un Allemand, comme des corps fantômes qui se confrontent. Chez lui l'écriture se situe dans cet espace indéterminé où, entre rêve et réalité, s'engendre le désir. On ne sait jamais si ce qui a été vécu correspond à la réalité ou si le désir a été si fort que l'accomplissement n'a pas été nécessaire.

Comment le théâtre peut-il rendre compte d'une telle œuvre qui n'a pas à priori été écrite pour la scène ?

Hubert Colas : En traversant cette écriture, en reprenant ces textes pour les donner à entendre, ce qui me semble essentiel, c'est de réaclimater notre rapport à l'intime face à une société extrêmement bruyante et parasitaire où à chaque instant notre attention est l'objet de toutes sortes de sollicitations. Avec ce spectacle, il s'agit au contraire de reposer le corps et l'esprit dans un temps d'écoute qui est celui d'une descente en nous-mêmes. Un temps de réflexion sur ce que nous sommes en train de vivre à l'écoute d'une pensée en naissance à partager ensemble. Il y a aussi la rencontre entre deux acteurs, Frédéric Leidgens et Thierry Raynaud qui ont en commun une grande sensibilité littéraire. (...) Le théâtre est le lieu de tous les possibles, de tous les lâcher-prises. Je considère que les acteurs sont des artistes au sens plein du terme. Je les vois comme des

écrivains sonores. Pour des acteurs comme Frédéric Leidgens et Thierry Raynaud l'espace de l'écriture relève de l'intime. C'est important car l'écriture de Mathieu Riboulet a la puissance de ce que les mots cachent en réalité – dans notre usage quotidien, par exemple – mais qui advient lorsqu'on écrit ou qu'on lit. C'est un auteur dont on entend la voix quand on lit ses textes. Il allie une véritable invention de la langue avec une façon qui lui est propre de parler des corps, du désir, du regard. De cet ici et maintenant si difficile à faire entendre au théâtre.

Entretien réalisé par Hugues Le Tanneur, novembre 2019.

